

Colletet, Guillaume  
Notices biographiques sur les  
trois Marot.

PQ  
1637  
M3C6

*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL

NOTICES BIOGRAPHIQUES,

SUR

# Les Trois Marot

Par G. COLLETET

Précédemment transcrites d'après le manuscrit détruit  
dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre

le 24 mai 1871 & publiées

pour la première fois

par

GEORGES GUIFFREY

---

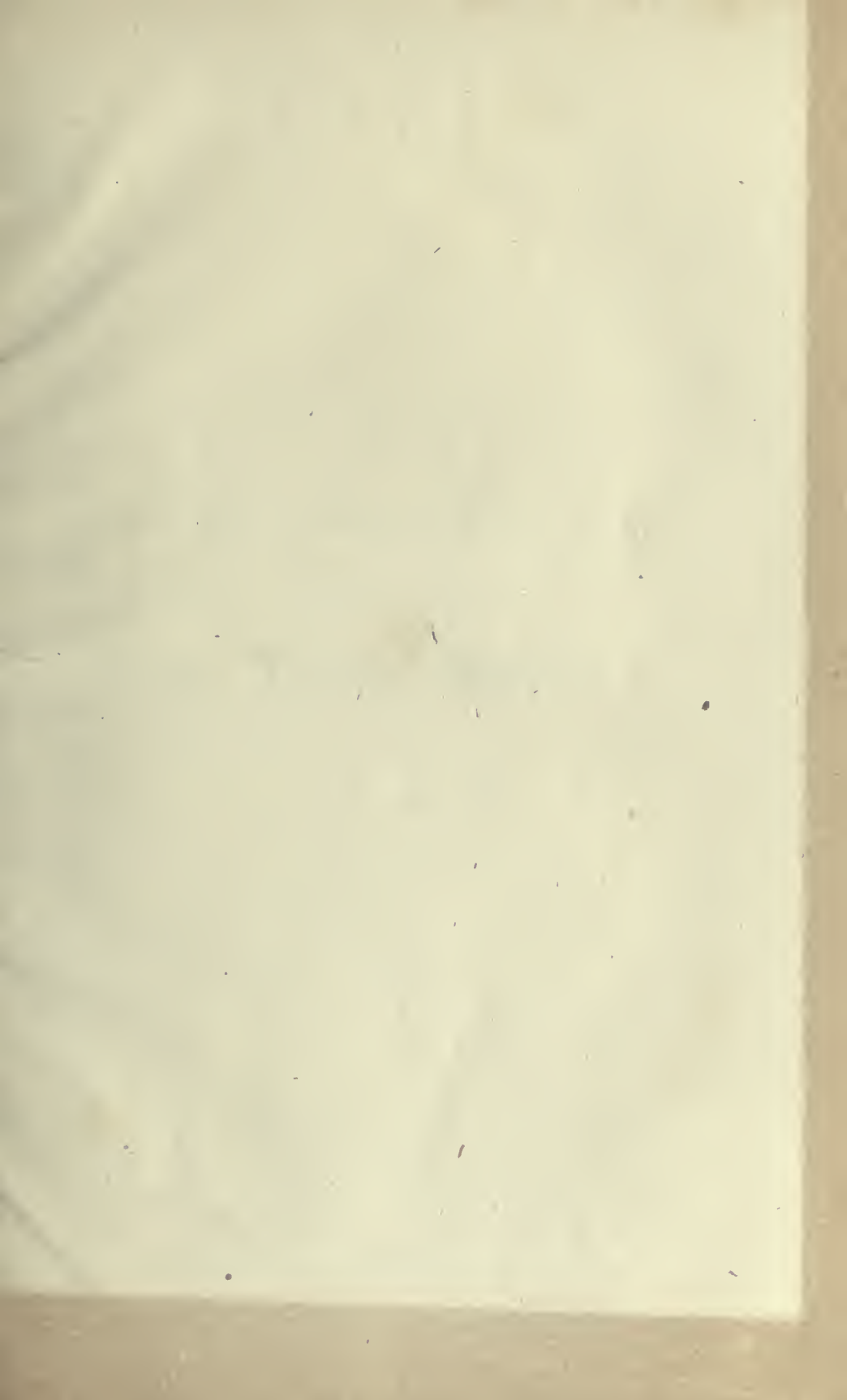
A PARIS

*Chez A. Lemerre, Libraire*

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

1871







NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR

Les Trois Marot





NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR

# Les Trois Marot

Par G. COLLETET

Précédemment transcrites d'après le manuscrit détruit  
dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre  
le 24 mai 1871 & publiées  
pour la première fois

par

GEORGES GUIFFREY

---

A PARIS

*Chez A. Lemerre, Libraire*

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

—  
1871

PQ

1637

M3C6



807284



## JEAN MAROT

**C**OMME l'Aurore est d'autant plus chere & plus agreable à la Terre qu'elle est la couriere de ce bel astre qui l'anime & qui fait fleurir & fructifier toutes choses; aussy qui considerera Jean Marot, comme l'autheur de la vie de Clement, benira mille fois l'heureuse naissance du pere qui mit un tel fils au monde. Et en cela il luy advint comme à Louïs de Ronfard, à Octavien de Saint-Gelais, à Jules de l'Escale, à Jean Douza, à Vespasien Strosse, & à quelques autres qui furent poëtes veritablement, mais qui produisirent des enfans qui l'emportèrent de bien loin sur eux dans le sacré mystere de la poësie; puisque Pierre de Ronfard, Mellin de Saint-Gelais, Joseph de

l'Éscale, Jean Douza, & Hercule Stroffe, furent de grands soleils sur le Parnasse des Muses latines & françoises, qui effacerent la splendeur des avant coureurs de leur lumiere. Celuy dont je veux parler nasquit en la ville de Caen en Normandie, province si fertile en poètes que Clement Marot mesmes en rend ce fidele tesmoignage en faveur de son pere qu'il appelle son arbre paternel :

*De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire,  
En maistre Alain Normandie prend gloire  
Et plaint encor mon arbre paternel, &c...*

Comme il estoit pourveu d'un gentil esprit qui l'excitoit à la poësie, il crut qu'il ne devoit point cacher son talent en terre & que pour le faire valloir, il devoit venir le faire esclatter en la cour du roy Louis XII, qui n'estoit gueres de moins pere des Muses que pere du peuple, ce qu'il fit certes d'autant plus volontiers qu'avec beaucoup de vertu il avoit fort peu de bonne fortune, tesmoin ce qu'en dict son fils :

*Son art estoit son bien spirituel  
Et l'esperance estoit son temporel.*

Les poètes estoient alors fort rares, & pour peu qu'un homme eust l'adresse de mesurer un vers & d'apparier quelques rymes il passoit pour un esprit inimitable, ou du moins fort eslevé au

deffus du vulgaire. Quelques-unes de fes rymes s'estant efpandues à la cour parvinrent jusques au cabinet de la royne Anne, duchesse de Bretagne, qui les leut avec plaisir & qui en voullut cognoistre l'auteur ; & son bonheur voullut que ceste vertueuse princeffe prift tant de gouft à son entretien, aussy bien qu'à ses vers qu'elle l'arresta des lors à son service en qualité de son poëte, ou de son escrivain ordinaire, comme ils disoient, & luy ordonna pour cela de bons gages. Ainfty Marot, qui avoit peine à subsister de luy mesme, se vit en estat de faire un establissement solide & de dire avec raison :

*Que les bienfaits estoient son temporel.*

Mais, comme en matiere d'avancement il n'y a presque que la premiere planche difficile à trouver, apres le deceds de ceste genereuse princeffe, qui fut deux fois royne de France, le roy François I<sup>er</sup>, qui aimoit la poësie & les poëtes plus que tous ses predecesseurs ensemble, & qui estoit bon poëte luy mesme, ne desdaigna pas de jetter les yeux deffus luy, &, pour l'approcher plus pres de sa personne, de luy donner une charge de valet de chambre ordinaire de Sa Majesté ; & par la rencontre d'un si bon maistre, Marot se put consoler de la perte de sa bonne maistresse. Ce fut alors aussy qu'il mit plus que jamais la main à la plume & qu'il produisit de certaines petites fleurs poëtiques qui eurent l'agrement des dames & par



consequent de toute la cour. Comme le poëte Ennius suivit le grand Scipion dans ses expéditions militaires, Marot, qui fut à peu pres l'Ennius de son siecle, suivit le Roy, son maistre, au voyage d'Italie, où il composâ des vers qui le firent cognoistre tant deçà que delà les Alpes. Car encore que cet authœur n'eust aucune cognoissance des langues grecques & latines, & qu'il ne se soustint que de ses propres forces, si est ce que l'on peut dire avec verité que la nature luy avoit inspiré ce secret genie qui faict finon les grands & sublimes poëtes du moins les poëtes assez elegans, car c'est ainſy qu'Estienne Pasquier appelle Jean Marot dans ses doctes *Recherches de la France*. Mais quoy qu'il eust composé beaucoup de divers ouvrages qui furent fort approuvez de son temps, si est ce qu'il fut si peu soigneux de les recueillir de son vivant que nous n'avons pas la quatriesme partie de ce qu'il avoit faict. N'est ce point, comme il avoit le sens fort bon & le jugement fort clair & fort penetrant, qu'il se doutoit bien que nostre langue ne s'enrichiroit pas beaucoup de ses fraisles threfors, & qu'il prevoyoit déjà que son fils & quelques autres esprits de sa volée effaceroient bientôt dans son art tous ceux qui les avoient precedez? Certes, si c'est cela, il n'avoit pas mauvaise raison, puisqu'il falloit bien des efforts, d'autres elevations d'esprit & d'autres genies que le sien pour tirer nostre langue de l'enfance où elle estoit, & pour la mettre dans l'estat florissant où nous la voyons. Ce n'est pas

que ces premiers efforts soient à mespriser puisque la perfection d'une langue n'est pas l'ouvrage d'un seul regne, ny d'un seul homme, mais c'est qu'ils ne meritent pas toute la louange que l'on doit aux ouvrages accomplis & affin que mon lecteur puisse juger de foy mesme de la valeur des siens...

L'an 1536, ses œuvres furent imprimees à Paris sous le titre *Le Recueil de Jean Marot de Caen*, &c., poëte, &c., en fuitte de l'adolescence clementine de son fils; il est bien vray qu'elles avoient esté déjà imprimees separement à Paris chez Pierre Roffet, mais sans la datte de l'année. Elles contiennent plusieurs rondeaux, plusieurs epistres & plusieurs chants royaux, dignes, ce dict l'advis au lecteur, d'estre non seulement estimez mais admirez. Mais si l'Admiration! comme disent les sages, est la fille de l'Ignorance, il nous excusera bien si, ayant quelque lumiere des choses dont il s'agit, nous demeurons dans les simples termes de l'estime & n'allons pas jusques à l'admiration.

Pour ce que ses vingt quatre rondeaux, dont il composâ le *Doctrinal des princesses & nobles dames*; font la premiere & peut estre la principale partie de son livre en ce qu'elle contient plusieurs enseignements salutaires à bien vivre, j'en rapporteray pour exemple celui cy où il conseille aux dames de condition d'avoir toujours chez elles des gens doctes & lettrez comme il les appelle dans son titre :

*En sa maison doit la princesse avoir  
 Gens bien lettrez, car ainsy qu'on peut voir  
 Que l'arbre & fruiçt le verger embellist,  
 L'homme sçavant sa demeure ennoblit,  
 Par la doctrine issant de son sçavoir.  
 Tout bon conseil elle en peut recevoir,  
 Mais d'un gros fol certes à dire voir  
 Autant vaudroit qu'il dormist sur un lit  
 En sa maison.*

*Preferer faut science à tout avoir :  
 La raison est, que l'or ne peut pourvoir  
 Où sens humain son vouloir accomplist,  
 Princesse donc de grand honneur s'emplist,  
 Qui d'attirer gens discrets faiçt devoir  
 En sa maison.*

Entre ses epistres, celle, qu'au nom des dames de Paris il adresse au roy François I<sup>er</sup>, estant delà les monts, & ayant deffaict les Suiffes, est assez ingenieuse; mais encore n'est elle rien aupres de celle qu'il escrivit de Milan à la royne Claude, premiere femme du roy François I<sup>er</sup>, où il avoit commencé de faire le naïf & veritable tableau de la deffaicte des Suiffes au camp de Sainte Brigide, deffein que la mort prevint au grand regret de ceux qui eussent esté ravis de lire des choses memorables dont l'auteur avoit esté le tesmoin oculaire; elle commence de la forte :

*Tige d'honneur, hermine liliale,  
 Chapeau ducal sous couronne loyalle,*



*Resplendissant par son celeste lustre  
 Inextinguible, ô dame tres illustre,  
 Ne t'esbahis si moy, simple orateur,  
 De ta maison le moindre serviteur,  
 Ay ozé prendre audace de t'escrire ;  
 Car le sujet que je pretends inscrire  
 En ceste carte, est si tres favorable,  
 Doux & plaisant que l'auras agreable,  
 Comme je crois, & que n'auras esgard  
 Si l'escrit vient de basse & simple part.  
 Autre raison, souveraine princeſſe,  
 Me donne cœur, c'est que plus grand lieſſe  
 Ne pourroit dame en son cœur recevoir  
 Que bon rapport du sien espoux avoir.*

Et le reste où, dans un vieux ſtyle, il y a d'af-  
 fez bons & topiques pour un homme qui n'avoit  
 que ſa rhetorique naturelle. Ce qu'il confirme  
 encore par ſa reſponſe des Eſtats de France aux  
 ſeditieux, qu'il traite auſſy mal par ſa plume, que  
 ſon prince les avoit mal traittez avec ſes armes.  
 Et c'eſt là qu'il monſtre comme la fortune a grande  
 part aux affaires humaines, & que pour avoir  
 comme laiſſé perdre Milan on peut juger par la  
 priſe de Fontarabie en peu de mois, & de Heſdin  
 en moins d'un jour, quelle eſt la valeur des Fran-  
 çois dans le cours de leurs conquêtes.

Mais pour ne point parler de ſes chants royaux,  
 qui ſont tous des matieres chreſtiennes & pieuſes  
 & qui ne ſont pas mal faits en leur genre, je ne  
 puis m'empêcher de rapporter encore icy un de

ses derniers & plus naïfs rondeaux, & ce, d'autant plus que ce vieux genre de poësies a esté de telle sorte renouvelé de nostre temps, qu'il n'y a presque pas de bons, ny de mauvais poëtes qui ne se foyent mesles d'en faire, comme on le peut voir par cest ample recueil que l'on en a compilé depuis peu de jours.

*En tout honneur j'aime & sers une dame,  
Belle de corps & tres sainte de l'ame,  
Source de sens, fontaine de noblesse,  
Sans que l'honneur de nulle autre je blesse,  
Parfaicte en tout, si jamais le fut femme,  
Sans si, sans mais est son bruit gloire & fame,  
Dont est raison que je la serve & ame,  
Comme ma tres honorée maistresse  
En tout honneur.*

*Mes envieux en jettent feu & flame,  
Et par depit chacun d'eux me diffame;  
Mais c'est tout vu, en ce point je les laisse,  
Car malgré eux, & leur langue traistresse  
Je l'aimeray & serviray sans blasme  
En tout honneur.*

Il faut advouer que je trouve celluy là un des plus supportables de son temps.

Il composâ encore en vers heroïques l'histoire des deux heureux voyages de Genes & de Venise, que fit le victorieux Louis XII, imprimés à Lyon, l'an 1537, qui sont d'autant plus agreables à lire, que sa vieille mais naïve poësie y remarque beau-

coup de circonstances particulieres que les hiftoires modernes ont oubliees. Voici le commencement du voyage de Genes :

*Alors que Mars vit affoiblir ses armès,  
Paix avoir lieu, cesser bruitz & vacarmes,  
Harnois mis jus, ses estandars ployez,  
Et ses vassaux n'estre plus employez  
A demolir villes, chasteaux, ne murs,  
Hors de l'esperoir des triumphes futurs,  
Il pourpensa les façons & manieres  
De fusciter ses soldats & bannieres  
Qui jà avoient esté par trop longtems,  
Outre son veuil, sans débats & contens.  
Ainsy pensant survint de son hault throsne  
Dame Pallas, qu'aulcuns nomment Bellonne,  
Jadis conceue au cerveau Juppiter,  
Luy suadant que, sans plus arrester,  
Circumvolast les nations Itales.*

Et le reste où il y a de la prose & des vers & des descriptions assez vives & assez bien imaginées dans leur vieux langage.

Voicy comme il commence le voyage de Venise, qui est de fort longue haleine :

*Au temps que Mars soubz le vouloir des dieux  
Fit triompher par gestes glorieux  
Louis douziésme, aorné, par mérite,  
De bruit & los que mort ne desherite,  
Vulcan laissa souffler en ses fourneaux,*

*Centaures plus ne battirent metaux  
Armes forgeant, car le vray fils unique  
Du dieu Mavors, d'un fier bras herculique,  
Avoit mis jus la nation superbe  
Comme la faux qui renverse toute herbe, &c.*

Au reste le lecteur sçaura que ce voyage, qui est aussi bien que l'autre tres difficile à recouvrer, est parfemé de rondeaux & d'autres fortes de vieilles poësies, qui, comme j'ai dict, sont fort considerables à cause de l'histoire veritable qu'elles contiennent.

Il mourut sous le regne de François I<sup>er</sup>, à l'aage de 60 ans, comme je l'infere tant de l'epistre naïfve que Clement Marot, son fils, adressa au mesme Roy pour luy succeder en l'estat de son pere, que de ceste epigramme dont il couronna la fuite de l'epistre que Jean Marot escrivoit de Milan à la royne Claude; car c'est ainfy qu'en parle ce jeune Clement :

*Icy l'auteur son epistre laissa,  
Et de dicter pourtant ne se laissa,  
Mais en chemin la mort le vint surprendre  
En luy disant : Ton esprit par deça  
De travailler soixante ans ne cessa,  
Temps est qu'ailleurs repos il aille prendre.*

Je croirois volontiers qu'il mourut en sa ville de Cahors en Quercy, où il s'estoit marié pendant un voyage que le roy François I<sup>er</sup> fit en Langue-

doc. Du moins apres son service à la cour, ceste ville fut sa demeure ordinaire & le lieu natal de son fils, qu'il exhorta toujours de son vivant de suivre le doux & noble exercice des Muses & de rendre en cela de bons & agreables services au Roy & à sa patrie. En quoy certes il estoit bien esloigné de l'humeur avare & boudeuse de la pluspart des peres, qui ne portent leurs fils qu'à ces emplois utiles, mais epineux, qui leur acquierent beaucoup de bien & peu ou point de renommée.

Sa devise estoit *ne trop ne trop peu*.

Outre ces galands hommes qui ont parlé de luy avec honneur, comme La Croix du Maine, Antoine du Verdier & Georges Draude, qui ne l'oublent pas dans leurs bibliotheques universelles, André du Chefne, dans sa bibliotheque particuliere des historiens de France, parlant de sa description des deux heureux voyages d'Italie, luy rend cest illustre tesmoignage qu'ils estoient fort veritablement escrits. Il se trouve mesme à l'entrée de ses œuvres de l'edition de l'an 1536, une gentille epigramme latine d'un certain poëte qui ne feint point de dire qu'il ne le faut plus appeler en latin *Marotus* mais *Maro*, & là-dessus il continue de le comparer avec Virgile, le grand Virgile, des mots duquel mesmes je me serviray en cette occasion.

*Si parva licet componere magnis.*

Finalement, un poëte latin anonyme regala sa



description des deux voyages d'Italie de cette epigramme latine qui n'a pas mauvaise grace.

*Ore loqui Latio penitus qui nesciit unus  
Gallicus hic vates, gallica mira canit.*





## CLEMENT MAROT



L n'en est pas toujours des grands poëtes, ce qu'au rapport des poëtes mesmes il en est de la Majesté qui devient grande, s'itost qu'elle est née.

Mais il en est d'eux ordinairement comme du plus precieux de tous les metaux que la nature ne forme, ne purifie & ne raffine dans ses entrâilles qu'avecque la longueur du temps, ou tout au moins comme du tonnerre qui n'esclatte pas du premier coup, mais qui murmure & qui gronde dans les nues auparavant que d'esclatter sur la terre. Et en effet il est souvent arrivé que les grands poëtes ont esté precedez par la naissance de quelques autres qui estoient comme les essays de la nature, ou les courriers de l'art & les ache-

minements à la perfection, puisque les poètes divins ont souvent eu pour peres des poètes, à la verité, mais qui n'estoyent que des poètes humains. Car c'est ainſy que noſtre cygne Vandomois appelle les poètes du commun; ainſy Hercule de Strozzi eut pour pere Veſpaſien de Strozzi, qui fit des vers latins veritablement, mais, au rapport d'un grand critique de ſon ſiecle, nullement comparables à ceux de ſon fils; ainſy le grand Torquato Taſſo l'emporta de bien loin en matiere de poëſie italienne ſur Bernardo Taſſo, ſon pere, dont nous avons un juſte volume; ainſy Mellin de Saint-Gelais effaça dans ſes poëſies la gloire d'Octavien ſon pere; ainſy Joſeph de l'Eſcale fit bien paroître par l'oppoſition de ſes poëſies latines avecque celles de Jules Ceſar ſon pere, que le pere n'en eſtoit pas un auſſi bon fabricateur qu'il en eſtoit bon juge; ainſy noſtre divin Pierre de Ronſard effaça par ſes muſes naiſſantes toute la gloire que Louïs de Ronſard, ſon pere, s'eſtoit acquiſe par ſes vers françois ſous le regne de François premier; ainſy Ceſar de Noſtradamus fit bien voir, par le corps de ſes poëſies, la force de l'eſprit dont il eſtoit animé, & qu'en ceſt art il l'emportoit de bien loin ſur ſon pere, d'auſſy loin qu'un excellent poëte l'emporte ſur un ſimple rymeur; & ſi j'oſe mettre en jeu ceux qui vivent, Nicolas Vauquelin des Yveteaux monſtra bien par la force & par la pureté de ſes vers que Jean de la Frefnaye Vauquelin, ſon pere, tout fameux qu'il fut en ſon ſiecle, n'avoit pas trouvé, comme le fils, le



glorieux secret de contenter & de ravir le nostre. Certes le destin de ces grands poëtes fut le destin mesme de Clement Marot, puisqu'ayant eu pour pere le poëte Jean Marot, on peut dire justement de luy, ce que l'on dit autrefois d'un ancien, *Tydidés melior patre*. En effet, il eut pour pere Jean Marot, qui se fit de son temps signaler par ses vers, & duquel aussy j'ai faict la vie en qualité de poëte françois. Mais, soit que le fils fust né dans un meilleur siecle, soit qu'il se fust employé serieusement & plus soigneusement à cultiver nostre langue, il advint qu'il fut le premier des François qui commença de tirer nostre langue de ceste obscure & honteuse barbarie où elle estoit ensevelie miserablement, & qui la rendit, sinon fort pompeuse & fort esclattante, du moins assez claire & intelligible, ce qui fut d'autant plus admirable en luy, qu'il n'avoit aucune cognoissance des langues, ni des sciences. Aussy l'heureuse felicité de son esprit le rendit si agreable à ce grand reparateur des bonnes lettres, le roy François premier, qu'il consentit aisement que Clement Marot, qui avoit des sa plus tendre jeunesse esté nourry aupres de Marguerite de Navarre, & qu'il servoit en qualité de son valet de chambre ordinaire, exerçat aupres de Sa Majesté la charge de valet de chambre que Jean Marot, son pere, avoit exercée autresfois; & ce grand monarque prit un tel plaisir dans la lecture des vers de ce gentil poëte, qu'à son exemple toute la cour polie en fit ses delices. Il n'y avoit point de princes, ny de princeffes, de grands seigneurs,

ny de grandes dames qui ne tinssent à beaucoup d'honneur de voir leur mérite & leur nom dans les poésies de ce bel esprit. Chacun d'eux à l'envy le combloit aussi de biens & de louanges, & chacun recherchoit son amitié comme une amitié très honorable & très illustre. Le bruit de sa réputation s'espandit même jusque dans les pays étrangers, qui commencerent à le considérer comme le premier poète de France & le plus grand ornement de nostre langue. Sa ville natale de Cahors en Quercy commença d'estre aussi fameuse par sa naissance & son bel esprit, que la ville de Padoue le fut par la naissance du grand Tite-Live. Car non seulement les François, mais encore les étrangers se la proposoient comme une des choses curieuses & memorables qu'ils souhaitoient de voir dans leurs longs & pénibles voyages. Et, parmi tant d'heur & de gloire, je ne sçay qui eut peu se persuader que Marot eust pu devenir finalement l'objet du malheur & de la disgrâce, & que la fortune qui luy faisoit si bon visage luy eust pu finalement tourner le dos. Cependant il advint, par une révolution ordinaire des choses humaines, que cet excellent genie fut contraint d'abandonner la cour & la France même où il estoit presque adoré.

De remarquer icy précisément la cause de son exil, c'est ce que je ne puis faire qu'à grand peine, puisqu'il en est du poète Marot comme du poète Ovide, dont on sçait le bannissement en Scithye, mais dont les grammairiens cherchent encore le

vray subject. Toutesfois, s'il en faut croire Antoine de Laval, le subject du bannissement de Marot vient d'un discours un peu libre qu'il avoit proferé contre le roy François lorsqu'il avoit dict : Il n'est que du sablon d'Estampes pour faire reluire un vieux pot. Ceux qui sçavent l'histoire secrete & particuliere du temps n'ignorent pas que cela regardoit la maistresse du Roy, duchesse d'Estampes & de Ponthieux, laquelle se voullut vanger de Marot à la premiere occasion, tant il est vray de dire que jamais les femmes ne perdent la memoire des traits piquans que l'on a lancés contre elles. Si l'on adjouste foy à un autheur moderne, Marot fut banny du royaume & des bonnes graces de son Roy pour avoir composé des vers trop libres contre les gens d'Eglise. Et, en effet, la plus commune creance est que l'estroite familiarité qu'il avoit contractée avec les principaux lutheriens, le fit soupçonner d'avoir changé de relligion & de suivre le libertinage & la nouveauté, aussy bien que tant d'autres qui, pour cela mesme, furent punis, ou congediés, soit par les arrefts, soit par l'expres commandement du Roy. Et en effet, c'est le sentiment de Theodore de Beze qui, dans ses *Portraits des hommes illustres*, parlant de Marot, dict que ce gentil poëte fortit deux fois du royaume à cause de la relligion. Et c'est pourtant de quoy Marot luy mesme se justifie dans plusieurs endroits de ses œuvres, & notamment dans son epistre qu'il escrivit au Roy pendant son exil à Ferrare, car c'est là qu'en exagerant la

malice de ses adversaires & de ses envieux, il parle ainſy au Roy ſon maiftre :

*Ils t'ont donné mauvaife impreſſion  
De moy, ton ſerf, pour, apres à leur aife,  
Mieux mettre à fin leur volonté mauvaife,  
Et pour ce faire, ils n'ont certes eu honte  
Faire de moy courir vers toy maint conte,  
Avecque bruit plein de propos menteurs,  
Deſquels ils ſont les premiers inventeurs;  
De lutheriſte ils m'ont donné le nom,  
Qu'à droict ce ſoit, je leur reſponds que non.  
Luther pour moy des cieux n'eſt descendu,  
Luther en croix n'a point eſté pendu  
Pour mes peſchez, &, tout bien adviſé,  
Au nom de luy ne ſuis point baptiſé.*

Et le reſte, où il repouſſe ceſte calomnie, autant qu'il peut, & monſtre qu'il n'eſt jamais forty du bercail de la vraye Eglise; ce que je dis à la confuſion de ceux qui l'ont faiçt paſſer pour un hereſique. Et, enfuitte, devant & apres ces vers, il ſe plaint de certains juges concutionnaires qu'il avoit taxez dans ſon poëme de l'Enfer, & qui, pour ſe vanger de luy, ſoubs pretexte d'un crime imaginaire, eſtoient entrez dans ſa maiſon, s'eſtoient emparez de ſes papiers & de ſes livres, & l'avoient meſme injuſtement emprisonné, où il remercie le Roy qui l'avoit delivré de leurs mains à leur honte. A propos de quoy meſme il diçt que ces traiftres avoient taſché de le diffamer & de le rendre odieux



partout, pour avoir rencontré parmy ses livres des livres deffendus, de magie, de necromancie & de cabale, comme si un homme de lettres, avec la permission de ses superieurs, n'avoit pas la liberté de voir toute sorte de livres, bons ou mauvais, pour apprendre les uns & refuter les autres, & c'est ce qu'il dict aussy luy mesme en ces termes :

*Il est bien vray que livres de deffense  
 On y trouva; mais cela n'est offense  
 A un poëte, à qui l'on doit lafcher  
 La bride longue & rien ne liuy cacher,  
 Soit d'art magic, necromance, ou cabale,  
 Et n'est doctrine, escrite, ny verbale,  
 Qu'un vray poëte au chef ne deust avoir  
 Pour faire bien d'escire son devoir.  
 Sçavoir le mal est souvent profitable,  
 Mais en user est toujours evitable.  
 Et d'autre part, que m'a nuit de tout lire?  
 Le grand donneur m'a donné sens d'eslire  
 En ces livrets tout cela qui accorde  
 Aux saincts escrits de grace & de concorde,  
 Et de jetter tout cela qui differe  
 Du sacré sens, quand pres on le confere.*

Il se plaint encore dans ce mesme poëme de certains docteurs ignorans, qui nommoient alors heretiques tous ceux qui sçavoient les languës à perfection. En quoy veritablement il a tort de condamner un corps sçavant & celebre pour la

simplicité, ou pour la malice de quelques-uns, car c'est ainſy qu'il en parle :

*Autant comme eux, ſans cauſe qui ſoit bonne,  
Me veut du mal l'ignorante Sorbonne,  
Bien ignorante elle eſt d'eſtre ennemie  
De la trilingue & noble Academie  
Qu'as erigée. Il eſt trop manifeſte  
Que là dedans contre ton veuil celeſte  
Eſt deſſendu qu'on ne vaiſe allegant  
Hebreu, ny grec, ny latin elegant  
Diſant que c'eſt langage d'heretique.  
O pauvres gens, de ſçavoir tout hetique,  
Bien faiçtes vray ce proverbe courant,  
Science n'a haineux que l'ignorant.  
Certes, o Roy, ſi le profond des cœurs  
On veut ſonder de ces ſorboniqueurs,  
Trouvé ſera que de toy ils ſe deulent,  
Comment douloir? mais que grand mal ſe veulent,  
Dont tu as faiçt les lettres & les arts  
Plus reluiſans que du temps des Ceſars.*

Par où il deſigne l'inſtitution des profeſſeurs royaux que le grand roy François I<sup>er</sup> avoit eſtablis & gagez dans ſon college de Cambray, de Triquet, ou de trois Evesques, qui eſt la meſme choſe, & que dans leur eſtabliſſement eurent pour adverſaires quelques-uns du corps de Sorbonne, comme l'a obſervé, je croy, le doçte Paſquier dans ſes *Recherches de la France*.

Quoy qu'il en ſoit, Marot craignant l'indigna-

tion du Roy, son maistre, auquel ses ennemis l'avoient rendu odieux, se retira d'abord en Bearn, aupres de Marguerite de Navarre, sœur du Roy, qui, selon Framianus Stradas, plustot que selon la verité, estoit alors l'ancien & ordinaire asyle des coupables. Marot luy mesme parle de ceste retraite en d'autres termes lorsqu'il dict :

*Je m'en allay, pour fuir ce danger,  
Non en pays, non à prince estrangier,  
Non point usant de fugitif destour,  
Mais pour servir l'autre Roy à mon tour,  
Mon second maistre, & ta sœur son espouse,  
A qui je fus des ans à quatre & douze  
De ta main noble heureusement donné, &c.*

Et puis voyant comme on punissoit par le feu, non seulement tous les heretiques declarez, mais encore ceux qui estoient aucunement soupçonnez de l'estre, il passa en Italie & se retira dans la ville de Ferrare, aupres de ceste vertueuse princesse, belle sœur & cousine germaine du roy François I<sup>er</sup> & fille du roy Louis XII, duchesse de Ferrare.

*De ton clair sang une princesse humaine,  
Ta belle sœur & cousine germaine,  
Fille du Roy tant craint & renommé,  
Pere du peuple aux chroniques nommé,  
En son duché de Ferrare venue,*

*M'a retiré de grace & retenue,  
 Pour ce que bien luy plaist mon escriture,  
 Et que je suis encor ta nourriture.*

Quelque temps apres, le Roy, qui cheriffoit Marot, ayant esté appaisé, tant par les rymes diverses, qu'il luy avoit envoyees d'Italie sur le subject de sa disgrace, que par les recommandations de quelques amis qu'il avoit à la cour, souffrit que ce bel esprit y revint, & en tesmoigna mesme beaucoup de satisfaction, & ce fut alors que Marot, à la persuasion de ce fameux professeur en langue hebraïque, François Vatable, ayant quitté les subjects profanes, & s'estant resolu de ne plus faire des vers que pour les choses saintes, entreprit la version françoise des divins pseumes de David. Mais pour ce qu'il n'avoit pas la cognoissance des langues necessaires pour un si noble travail, il sollicita le mesme Vatable & Mellin de Sainct-Gelais de luy expliquer en prose les versets des cinquante pseumes, ce qu'ils firent tres volontiers pour l'interest public & pour l'affection particuliere & cordiale qu'ils luy portoient, & sur leur prose il composa ses vers. Mais comme il estoit fort peu versé dans ces hautes matieres, il y fit tant de bevues & tant d'erreurs, qu'encore que la cour receust favorablement son ouvrage & que le Roy mesme prist grand plaisir à chanter ses stances, que les plus habiles musiciens de ces temps là avoient mis sur de tres beaux airs differents, si est ce qu'à cause des



plaintes de la Sorbonne & la juste censure qu'elle fit de ses pseumes, on deffendit de les lire, & Sa Majesté souffrit que l'on fit deffense de les lire & de les reimprimer davantage. Mais ceste deffense, comme dict le fidele interprete de l'histoire de la guerre de Flandre dans la vie de Marguerite de Parme, produisit l'effet ordinaire, elle augmenta l'envie des lecteurs & la reputation de l'ouvrage. Neanmoins il prit de nouveaux subjects d'escire, & de la poësie sainte il repassa bientoit à la prophane, qui estoit effectivement celle où il reussiffoit le mieux. Cependant sa hardiesse s'accrut par les divers applaudissemens qu'il en receut partout. Et, comme il n'estoit pas capable d'arrester son esprit, ny sa plume, il se mit à composer tant d'invectives contre ces puissans adversaires, & à composer des œuvres qui se sentoient encore tant du fagot & du libertinage, que l'aprehension du chatiment dont on le menaça le fit bien tost retirer à Geneve, où il acheva de se descrier par les longues conferences qu'il eut avec ce grand & docte heresiarque, Jean Calvin, qui le receut à bras ouvers, & qui contracta avecque luy une amitié inviolable, ce qui fut cause que sa version des pseumes fut entierement abandonnée par tous les bons catholiques, & ce d'autant plus que quelque temps apres, cet autre docte & fameux apostat, Theodore de Beze, son amy, voullut parachever la Venus de cet Appelle françois, puisqu'il adjousta aux cinquante pseumes, que Marot avoit traduits, les cent autres qui res-

toient encore à traduire. En quoy, au jugement mesme d'Estienne Pasquier, Theodore de Beze tout consommé qu'il estoit dans les sciences & dans les langues, reussit beaucoup moins encore que Marot, d'autant que comme Marot ignoroit les langues estrangeres, celuy cy n'avoit nullement estudié les graces de sa langue maternelle, spécialement dans nostre poésie vulgaire, qui, toute vulgaire qu'elle est, n'employe pas indifferemment toute sorte de mots & de phrases, ce qui montre clairement la grande difficulté qu'il y a de traduire des ouvrages en vers.

Après avoir donc sejourné quelque temps à Geneve, & humé l'air pestilent & empoisonné du lac de Lemane & de la religion reformée, dans le depot qu'il eut de se voir si mal à la cour qu'il aimoit après tout, beaucoup plus que toutes les conférences des ministres, il se retira en Piedmont & dans la ville de Thurin, où il tascha par la reputation que son merite s'estoit acquise partout, de subsister & de vivre avec le plus de repos & de tranquillité qu'il luy fut possible, ce qui ne fut pas sans se plaindre encore ainſy de l'injustice de sa patrie :

*J'abandonnay sans avoir commis crime  
L'ingrate France, ingrate, ingratiſſime  
A son poëte; & , en la delaiſſant,  
Fort grand regret mon cœur ne vint bleſſant;  
Tu mens, Marot, grand regret tu ſentis  
Quand tu pensas à tes enffans petits.*

Par où il paroist assez qu'il estoit marié, & qu'il avoit un desplaistr extrême d'estre contraint, par la persécution de ses ennemis, d'abandonner ainſy ſa femme & ſes enffans. Ainſy cet excellent homme, qui avoit parmy les ſiens ſi juſtement mérité le titre de poëte, ne le fut que trop à ſon dommage, puisſque la fortune qui, par une haine ſecrete & particuliere, traverse ordinairement le repos de ces hommes divins, le prit enfin pour but de ſes traits & luy fit ſentir les cruelles pointes de ſa rage. Auffy fut ce dans ce funeſte eſloignement de ſa famille, de ſes amis & de la cour de ſon prince que, dans le comble de l'ennuy & de la melancolie où il estoit, la mort le vint ſurprendre & luy donner le fatal coup de la mort, l'année meſme que l'armée du Roy ſoubs la conduite du duc d'Anguyen remporta ſur les Imperiaux la memorable victoire de Serifolas, qui fut l'an 1544, & le ſoixantiefme de ſon aage. Il laiffa un fils nommé Michel Marot, duquel j'ay faiçt auffy la vie dans ceſte hiſtoire des poëtes.

Quiconque ſera curieux de voir ſon vray portrait le peut conſulter parmy *Les Hommes Illuſtres* de Theodore de Beze, dans le *Promptuaire des medailles des perſonnes renommées*, & l'*Hiſtoire chronologique des grands hommes* imprimée à Paris, l'an 1617.

Il avoit la teſte groſſe & ronde, le front large & eſlevé, les cheveux longs, le nez gros & eſlevé, les yeux à fleur de teſte, la barbe & les mouſtaches longues, & le col aſſez court. Quant à ſa taille

j'apprends qu'elle estoit assez mediocre, & sa devise ancienne estoit, *la mort n'y mord.*

Je m'abstiendrois volontiers icy de parler de ses ouvrages, d'autant qu'ils sont cognus à tous ceux qui feuilletent les livres, neantmoins puisque c'est une loy que je me suis imposée icy, & que d'ailleurs j'y feray en passant quelques petites observations qui ne sont pas si communes, je ne refuseray pas à mon lecteur curieux ce petit travail.

Ses œuvres furent si favorablement accueillies de tous à mesure qu'il les composoit, que jamais livre ne fut ny tant imprimé, ny tant vendu que le sien; je n'en excepteray pas un seul de tous ceux qui vinrent apres luy & qui remplirent l'Europe du bruit de leur nom. Car, encore que cet auteur ne fust pas remply de la cognoissance des bonnes lettres, si est ce que je croy qu'il n'en estoit pas si denué qu'il ne les mist assez heureusement en pratique. Aussi sa creance est, qu'ayant consommé sa jeunesse en la lecture des livres françois, à mesure qu'il vesquit il apprit la langue latine, & mesme quelque chose de la grecque, car, pour ce qui est de l'italienne, le séjour assez long qu'il fit en Italie, luy en put donner assez de cognoissance, & pour justifier ce que je dis, comment est ce qu'il auroit pu traduire en vers françois *l'Histoire de Leandre & de Hero*, composée par Musée en beaux vers grecs; le *Jugement de Minos* par ce fameux orateur grec, Lucien; la *premiere Eglogue des Bucoliques* de Virgile; les



deux premiers livres de la *Metamorphose* d'Ovide & plusieurs Epigrammes de Martial, les *Tristes vers* de Philippe Beroalde, sur la mort & passion de Nostre Seigneur, quelques vers latins de Salmon Macrin, les *Visions* de Petrarque & quelques uns de ses plus beaux sonnets, s'il n'avoit eu cognoissance de ces trois langues estrangeres, car, de dire qu'il ait fait tout cela par le secours d'autrui, il est ridicule de croire qu'il ait toujours eu à sa suite & à ses gages quelque truchement, & quelque interprete. Ne dit-il pas luy mesme, dans la preface de ses *Metamorphoses*, qu'il ne voullut pas tant se fier en ses inventions propres que les laissant reposer il ne jettast l'œil sur les livres latins, dont la gravité des sentences & le plaisir de la lecture avoient mené sa main & amusé sa muse. Et puis dans les poësies que nous avons de son invention n'y en a-t-il pas un assez bon nombre qui, par leurs traits poëtiques & par leurs belles expressions moulees sur l'antiquité, nous peuvent persuader qu'il avoit fait quelque amitié avecque les anciens poëtes grecs & latins? Quoy qu'il en soit, tout ce qu'il escrivit, soit invention, soit traduction, il le fit, comme dict Pasquier, avec un tres heureux genius, c'est à dire, avec une veine grandement fluide & naturelle, avec un vers non affecté & avec un sens toujours tres raisonnable. Ce qui le fit estimer partout, & ce qui luy persuada mesme qu'il acquerroit par là l'immortalité au mespris de ses envieux & des ignorans de son siecle. Du moins est ce ainfty qu'il a parlé dans

quelques vers qu'il adresse au lecteur, au frontispice de son livre.

*Ofer je veux, approche-toy mon livre,  
 Un tas d'escrits qui par d'autres sont faits,  
 Or va, c'est fait, cours leger & delivre  
 Et deschargé d'un lourd & pesant faix.  
 Sans eux, mon livre, en mes vers pourras prendre  
 Vie apres moy, pour jamais, ou longtemps,  
 Mes œuvres donc content te doibvent rendre,  
 Peuples & roys s'en tiennent bien contens.*

Aussi peut-on dire qu'encore que le siecle suivant eust produit dans la poësie des heros dont peut estre il ne valloit pas l'ombre, puisque Ronfard, du Bellay, du Bartas & Desportes monterent apres luy sur nostre Parnasse, si est ce que de nostre temps mesme sa Muse a fait tant de bruit, qu'à cause de luy on a renouvelé l'antique usage des rondeaux & des epistres en vers naïfs & burlesques, & ceux qui les ont renouvellez n'ont esté louez, ny estimez parmy nous qu'autant qu'ils approchoient de la naïfveté & du merite de ceux de Marot. Ainsy l'illustre rheteur Quintilien n'estimoit les hommes eloquens qu'autant que leur style imitoit celluy de Ciceron. Je sçay que, comme il est malaisé d'exceller parfaitement en quelque art que ce soit, il eut des ennemis & des adverfaires dans son art mesme, tefmoin un petit Sagon & un Charles de la Huetterie qui se voullurent mesler d'escire contre luy, mais il abbaissa si bien leur

orgueil par les rymes piquantes qu'il luy lança, que Sagon fut longtemps le jouet de la cour, comme Marot en fut toute la gloire. L'épître qu'il composa luy mesme sous le nom de Phrippelippes, son valet, contre le plat & orgueilleux Sagon, m'en peut dementir. Certes, si j'en suis cru, jamais le poëte Archiloque ne fit des iambes plus perçans contre Lycambe qu'il obligea de se tuer, & ne luy fit jamais un plus fameux licol. Et, comme il estoit aussi chery fort tendrement des habiles de son siecle, il fut puissamment secondé par plusieurs de ses amis, & spécialement de Charles de Fontaine, qui prirent à tasche de confondre ces petits & nouveaux adversaires, comme j'ay dict ailleurs. Je sçay bien que le grand Ronfard considerant la felicité de son siecle, aupres de celle de Marot, ne put un jour s'empescher de ravaller le merite de Marot, lorsque, dans son ode sur la victoire du comte d'Anguyen, à Serisoles, il parle ainsi à ce jeune prince victorieux, qui estoit alors lieutenant general pour Sa Majesté, en Piedmont :

*L'hymne qu'apres tes combats  
Marot fit de ta victoire,  
Prince heureux n'esgala pas  
Les merites de ta gloire ;  
Je confesse bien qu'à l'heure  
Sa plume estoit la meilleure  
Pour esbaucher simplement  
Les premiers traits seullement,  
Mais moy né d'un meilleur aage,*

Aux lettres industrieux,  
Je veux parfaire l'ouvrage  
D'un art plus laborieux.

Mais aussy sçay je bien que Pasquier, parlant du panegyrique que Marot fit sur ceste victoire memorable, & de ceste ode de Ronfard sur le mesme subject, met ces deux poëmes en balance & en parallele, & dict qu'il souhaitte que le lecteur se donne la patience de les lire tous deux pour juger puis apres des coups. Car encore que le style de Ronfard soit beaucoup plus relevé que celui de Marot, si est ce qu'en louant l'un, il n'aura pas subject de mespriser l'autre, tesmoignage qui est d'autant plus avantageux pour Marot, que Pasquier a recognu Ronfard non seulement pour le premier poëte de son siecle, mais peut estre encore pour le plus grand de tous ceux qui sont à naistre; aussy le mesme Ronfard parle si honorablement de Marot, en tant de lieux de ses œuvres, comme je diray tantost, qu'il nous faiçt bien paroistre la haute estime qu'il faisoit de luy. Ainsy le grand Virgile faisoit grand estat du poëte Ennius, qui estoit le seul admiré de son temps; & son style, quoique rude & raboteux, estoit alors tellement agreable, qu'au rapport d'un certain autheur classique, *ut diu laboraverit ætas secuta, ut magis huic molliori stylo acquiesceretur* (Macrobius liv. vii. Saturn.). Nicolas Richelet le recognoist franchement aussy, lorsque, dans ses commentaires sur Ronfard, il dict que ce n'est pas que Marot ne fust pourveu



d'un esprit assez grand & d'un naturel merveilleux, mais c'est que la poésie françoise ne commençoit quasi que dessous luy, & qu'elle ne pouvoit à son commencement estre parfaite comme elle a esté sous Ronfard, *nulla res consummata est dum incipit*, dict Seneque, & les commencemens des choses sont tousjours bien esloignés de leur perfection, & cela est si vray, que, du temps de Marot mesme, la plupart de ceux qui escrivoient ignoroient la cefure de l'E feminin, ou la coupe feminine comme on l'appella des lors, regle tres necessaire à nostre poésie françoise, que Marot n'observa jamais à la premiere edition de ses œuvres, & qu'il apprit de Jean le Maire des Belges, comme on le voit dans l'epistre de l'Adolescence Clementine du mesme Marot, dattée de Paris, le 12<sup>e</sup> jour d'aoust 1532. Aussi l'observat-il inviolablement depuis, tesmoin ce vers de la premiere Eglogue de Virgile :

*O Melibée, amy cher & parfait.*

Car en la premiere edition il y avoit ainſy :

*O Melibée, mon bon amy parfait.*

Et ainſy des autres ; car quant à l'alternative & à l'entrelas de la ryme masculine & feminine, si cognus & si bien pratiquez depuis par les poètes epiques & lyriques, comme cela n'estoit pas encore de la cognoissance, ou du moins du goût de son siecle, il ne les faut pas chercher dans les

diverses poësies de Marot, ce qui justifie clairement ce que j'ay dict en tant de lieux de l'heureux progres de nostre poësie françoise.

L'an 1536, Clement Marot publia un ample & vaste volume de ses poësies diverses espondues en tant de recueils differens, & le nomma de son nom l'Adolescence Clementine, ou les premieres œuvres de Clement Marot de Cahors en Quercy; livre qui, comme j'ay dict, fut si favorablement receu, que jamais pas un autre en France ne le fut davantage. Il est bien vray qu'à cause des pieces un peu libres, ou libertines qu'il contient, plusieurs predicateurs commencerent à declamer contre luy. Mais tel le condamnoit en public, qui le lisoit avec plaisir en secret. A propos de quoy il me souvient d'avoir autrefois leu dans le Theotime latin (liv. 1<sup>er</sup>), de Gabriel Puyherbaut, qu'un certain sçavant evesque, apres avoir annoncé publiquement au peuple les verites evangeliques & declamé contre les mauvais livres, laissa, sans y penser & par oubliance, dans la chaire où il venoit de prescher, ceste mesme Adolescence Clementine de Marot reliée d'or & de soye, par où il fit paroistre, au grand scandale de plusieurs, l'affection qu'il avoit pour cet ouvrage, particularité que ce mesme Puyherbaut exagere puissamment en fuitte de quoy les chrestiens de ne se plus amuser à ceste lecture lascive, qui ne sert, dict-il, qu'à corrompre les bonnes mœurs, & à rendre ses lecteurs aussy libertins que l'auteur mesme qu'il condamne comme un esprit abandonné au libertinage & au

lutheranisme. En effet, comme c'estoit la creance commune, il tascha de s'en justifier encore par une epistre à Bouchard, docteur en theologie, auquel il parle ainsy :

*Donne responce à mon present affaire,  
Docte docteur, qui t'a induit à faire  
Empriçonner depuis six jours en ça  
Un tien amy, qui onc ne t'offensa,  
Et voulloir mettre en luy crainte & terreur  
D'aigre justice, en disant que l'erreur  
Tient de Luther, point ne suis lutheriste,  
Ni zvinglien, encore moins papiste.  
Je ne fus onc, ne suis, ny ne seray  
Sinon chrestien, & mes jours passeray,  
S'il plaißt à Dieu, sous son fils Jesus-Christ ;  
Je suis celluy qui ay faiçt maint escrit,  
Dont un seul vers on n'en sçauroit extraire  
Qui à la loy divine fut contraire, &c.*

Auffy y a-t-il bien de l'apparence que ce fut plus tost une haine particuliere d'une certaine dame, legere en amour & vindicative, contre laquelle Marot avoit composé ce rondeau :

*Comme inconstante & de cœur fausse & lasche  
Elle me laisse, &c...*

que l'intereßt de la religion, qui lui causa ceste disgrâce ; car, comme il appelle ce même ron-

deau la cause de sa prise, la gentille ballade qu'il fit en prison & qui a toujours pour refrain :

*Prenez-le, il a mangé le lard,*

fait bien paroître que ceste dame, pour se vanger de luy, avoit sollicité ardamment ce trop credule docteur d'employer sa faveur & son credit pour le faire emprisonner sous pretexte de lutheranisme, mais le roy François premier qui avoit fort bon nez, & qui hayffoit mortellement le fard de l'hypocrisie, ayant cognu ce zele indiscret & interessé, & tout ce petit patelinage, mit bien tost Marot en liberté, comme on le peut voir par le rondeau parfait qu'il en composa :

*En liberté maintenant me promeine,  
Mais en prison pourtant je fus cloué, &c...*

Nous avons veu de nostre temps un poëte fameux tomber dans une mesme disgrâce, puisque la haine secrette de quelques lasches devots, ou hypocrites interessés luy pensa faire perdre la vie après l'avoir tenu longtems dans une obscure prison. Mais la justice du parlement de Paris, qui comme la fille de Dieu en terre sçait penetrer dans les plus sombres replis des ames noires, ayant cognu la verité de l'affaire, l'innocence de l'accusé & la malignité des accusateurs, ouvrit les prisons au poëte souffrant & persecuté, & par ceste action aussy equitable que genereuse, tes-



moigna bien qu'il est tres difficile d'imposer a ses sens & d'obscurcir ses divines lumieres.

Mais quiconque voudra voir les œuvres de Marot en un seul & juste volume peut chercher l'edition qui en fut faicte à Lyon l'an 1597, aussy bien que les autres qui furent faictes sur celle-là mesme à Rouen & en plusieurs autres villes du royaume. Elles contiennent ce qu'il appelle Opuscules, qui sont de divers poëmes, des Elegies, des Epistres, des Ballades, des Chants divers, des Rondeaux, des Chançons, des Epigrammes, des Estrennes, des Epitaphes ou le Cimetiere, des Complaintes & les versions dont j'ay parlé.

Entre ses opuscules, qui sont un petit recueil de diverses poëmes, pour ne rien dire de son *Temple de Cupido* qui est un excellent & veritable original poëtique, son poëme de l'Enffer est fort gentil & fort considerable, en ce qu'il contient une forte & juste invective contre les mauvais juges, & est comme une espece d'apologie pour repouffer la calomnie de ceux qui l'appelloient lutherien, ou suppost de Luther; c'est là qu'il dict de bonne grace pour responce à Rhadamante :

*Car tu es rude, & mon nom est Clement,  
Et pour monstres qu'à grand tort on m'attriste  
Clement n'est point le nom de lutheriste  
Ains est le nom, à bien l'interpreter,  
Du plus contraire ennemy de Luther,  
C'est le saint nom du pape qui accole  
Les chiens d'Enfer, s'il luy plaist, d'une estole.*



*Le crains-tu point? c'est celluy qui afferme,  
 Qui ouvre Enfer, quand il veult, & le ferme,  
 Celluy qui peut en feu chaud martyrer  
 Cent mille esprits, ou les en retirer.*

Par où il designe sans doute le pape Clement VII qu'il recognoissoit comme le chef visible de l'Eglise universelle, & par conséquent on peut croire qu'il n'estoit pas lutheriste, ny de la creance des autres sectateurs de Luther.

En suite il dict qu'il natquit

*. . . . . A Cahors en Quercy,  
 Que je laissay pour venir querre icy  
 Mille malheurs, auxquels ma destinée  
 M'avoit soufsmis, car une matinée,  
 N'ayant dix ans, en France fus mené,  
 Là où depuis me suis tant pourmené  
 Que j'oublaiy ma langue maternelle  
 Et grossement apprins la paternelle,  
 Langue françoise es grands cours estimée,  
 Laquelle enfin quelque peu s'est limée,  
 Suivant le roy François, premier du nom,  
 Dont le sçavoir excelle le renom.  
 C'est le seul bien que j'ay acquis en France  
 Depuis vingt ans en labeur & souffrance.*

Et puisqu'il fut, comme j'ay dict, vallet de chambre de la sœur du roy François avec quelques autres particularitez de sa vie que j'ay ci-devant touchees, enfin il se resolut de souffrir ses miseres, puisque le Roy luy mesme, son bon maif-

tre, n'en estoit pas alors exempt, estant aussy bien que luy prisonnier en Espagne, & aussy bien que luy malmené de la mauvaise fortune. En quoy il paroist que, comme les grands poëtes ont quelques forts attachements à la vertu des grands princes, ils ont encore beaucoup de sympathie avec leur bonne ou leur mauvaise fortune.

Ses Elegies sont escrites d'un style si naïf que son temps n'a rien produit de mieux.

Quant à ses Epistres, on peut dire, sans le flatter, qu'elles sont au-dessus du merite de son siecle, & mesme qu'elles doivent vivre jusque au dernier de tous les siecles, surtout celle qu'il adresse au roy François premier, apres avoir esté desrobé par son vallet, & l'autre où il supplie Sa Majesté de le delivrer de prison; car il me semble qu'il se rencontre là autant de naturel, voire mesme autant d'esprit, que l'on en puisse rencontrer dans pas une autre piece de ceste nature, & entre tant de bonnes choses ce trait me semble excellent & pathetique :

*Au miserable corps,  
Dont je vous parle, il n'est demeuré fors  
Le pauvre esprit qui lamente & souspire,  
Et en pleurant tasche de vous faire rire.*

Son autre Epistre au mesme prince, pour luy recommander Papillon, poëte françois, qui estoit malade, a, ce me semble, aussy des agrements tout particuliers & tesmoigne bien par là qu'il n'estoit

pas moins excellent amy qu'excellent poëte. Belle leçon certes pour quelques poëtes envieux de nostre temps, qui, bien loin de féconder de leur favorable suffrage la fortune de leurs doctes amis, taschent toujours de la destruire par leurs lasches medifances & par leurs impertinentes censures.

Je n'aurois jamais fait, si je voullois examiner icy ponctuellement tous les ouvrages de ce bel esprit; il suffit d'adjouster que ses Epigrammes ont presque toutes le sel & la pointe de celles de Martial, & qu'elles ont aussy passé de son temps pour des chefs-d'œuvre qui peuvent bien estre encore l'agreable divertissement du nostre, & que parmy ses Complaintes, celle pour le general Prudhome & celle pour Florimond Robertet, & l'Eglogue pour la reyne mere; Loyse de Savoie, sont escrites d'un si bel air & d'un style si poëtique & si pastoral que les Tombeaux de Jean Second & les Idyles funebres de l'antique Moschus & de Bion mesme n'ont rien de plus fort, ny de plus agreable; le docte lecteur en peut juger aussy bien que moy.

Mais comme au rapport d'Estienne Pasquier (*Recherches de la France*, l. vii, c. 3), ce fut Clement Marot qui reforma le Romant de la Rose & qui le fit parler le langage de son temps, affin d'inviter les esprits delicats à la lecture de ceste vieille & fameuse antiquaille, si nous en croyons encore quelques autheurs, il traduisit en vers françois le colloque d'Erasmus de l'Abbé & de la Femme savante avec celluy de la Vierge *μυσόγamos*, ou qui hait le mariage, & composa le Sermon du bon & du mauvais

*pasteur, la Complainte du pastoureau chrestien, faicte en forme d'Eglogue rustique sous la personne de Pan, dieu des bergers, trouvée apres la mort de l'auteur en la ville de Chambery, & imprimée à Rouen l'an 1549; le Balladin & le Riche en pauvreté, joyeux en affliction & content en souffrance, imprimez à Thurin, pieces qui ne se rencontrent point dans le corps de ses livres.*

Après tant de beaux & de divers ouvrages, il ne faut pas s'estonner si les plus habiles hommes de son siecle, & mesme du siecle suivant, ont si hautement exalté son merite, & si nous voyons leurs escrits briller de la splendeur de son nom; la plus part de ses amis, &, entre les autres, Charles Fontaine, faisant allusion sur le nom de Marot, l'appeloient le Maro, ou le Virgile de son siecle; mais quant à luy il croyoit bien, à la verité, en avoir le nom, mais non pas le merite, tesmoin ce qu'il dict là-dessus si naïvement, & si justement aussy, dans son Enffer :

*Quand au surnom, aussy vray qu'Evangile,  
Il tire à cil du poëte Virgile,  
Jadis chery de Mecenas à Rome,  
Maro s'appelle & Marot je me nomme;  
Marot je suis, & Maro ne suis pas,  
Il n'en fut onc depuis le sien trespas;  
Mais puisqu'avons un vray Mecenas ores,  
Quelque Maro nous pouvons voir encores.*

Charles de Sainte-Marthe, dans son Tempé



de France luy rend ce tefmoignage d'estime & le met au premier rang de nos auteurs françois :

*Calliope, la muse resonante,  
A par sa voix une voix consonante,  
C'est son Marot, le poëte ſçavant,  
Lequel premier met la plume en avant,  
Plume de mots & ſentence fertile,  
Plume à trouver & à coucher ſubtile.*

Il luy adreſſa encore pluſieurs autres vers comme l'epigramme ſur ſon vallet qui l'avoit defrobé. Elle commence ainſy :

*Ton ſerviteur le mien avoit appris,  
Ou tous deux ont eſté à meſme eſchole;  
J'y ay eſté, comme toy, ſi bien pris  
Qu'il ne m'eſt pas demeuré une obole;  
Le tien eſtoit de faiçt & de parole  
Un vrai gascon; ſi le mien ne l'étoit,  
A tout le moins bonne mine en portoit, &c.*

Celle qu'il fit pour reſponſe à quelqu'un qui l'exhortoit de mettre ſes vers en lumiere :

*Chacun Marot eſcrivant ne peut eſtre  
Pour attirer le lecteur par doux ſtyle, &c.*

Celle qu'il luy adreſſe comme à ſon pere d'alliance & comme à ſon maïſtre en poëſie :

*Que dira-t-on de me voir ſi hardy  
De compoſer apres toy cher Clément? &c.*



Celle où il le prie, comme estant son bon amy,  
de recommander ses œuvres à la duchesse d'Es-  
tampes :

*Tu voys, Marot, quel moyen j'ay trouvé  
Donnant mon livre à la perle de France, &c.*

Celle du faux bruit de sa mort :

*Il fut un bruit que Marot estoit mort  
Et ce bruit faux un menteur assoura, &c.*

Et finalement dans son epistre en prose au  
secrétaire d'Avanson, il le met en teste des beaux  
esprits de son temps qu'il estimoit le plus. Eustorg  
de Beaulieu, dans ses divers rapports, luy adresse  
douze vers acrostiches, au frontispice desquels il  
l'appelle tres eloquent poëte, & estime sa ville de  
Lyon bien heureuse de l'avoir quelque temps logé  
dans son sein. Charles Fontaine, non seulement  
content de l'avoir, dans son art poëtique françois,  
proposé cent fois pour illustre exemple aux poëtes  
futurs, le loue encòre hautement dans son Quintil  
censeur contre du Bellay & auffy bien que dans  
ses diverses rymes de son invention, & dans la  
version mesme des epistres d'Ovide, tesmoin ce  
qu'il en dict dans sa preface en vers de l'epistre de  
Leandre à Hero :

*Ainsy a fait Musæus l'Ancien,  
Poëte grec, qui pour le commun bien*

*Les Trois Marot.*

*Qu'on peut cueillir de sa sage doctrine,  
Parle françois par la langue divine  
Du grand Maro, nommé Marot en France,  
Le veuille, ou non la Romaine arrogance,  
Marot non moindre en sa françoise veine  
Qu'estoit Maro en sa langue romaine.*

François Habert d'Iffoudun, dans ses rondeaux, luy en consacre un où il l'appelle le premier des poëtes françois ; il commence ainfy :

*Comme à Plato, je crois qu'en ton enfance,  
Dans le berceau, en signe d'eloquence,  
Mouches à miel te remplissoient la bouche, &c.*

Dans ses visions fantastiques du Banny de Lieffe, il fait une longue digression en sa faveur. En voicy quelques vieilles rymes :

*Ouy ce Marot, que tu me verras lire,  
Plus doux est-il que d'Orpheus la lyre,  
Car si Virgile est poëte plus grave  
Entre Latins, aussy est le plus brave  
Entre François ce Marot que je dis ;  
Chascun le peut cognoistre par ses dicts,  
Et ne croy point que par suavité  
Il n'ait de nom juste confinité  
Au grand Maro, & qu'il en soit propice  
De militer & vivre sous la lice  
De vos esprits ; donc apres la lecture  
De mots dorés d'elegante facture,*

*Prins & choisis au livre marotic  
Tenant de l'art & engin poëtic,  
N'y a celluy d'entre eux qui ne s'hardie  
D'aimer Marot & puis ne l'estudie, &c.*

Dans ses epigrammes qui sont à la fin de son Temple de la Chasteté, il faict souvent fort honorable commemoration de luy, tesmoin celle qui commence :

*Qui tient propos de Cahors en Quercy,  
Du bon Marot la terre naturelle,  
Cognoist assez ce pays esclaircy  
D'avoir produit une semence telle, &c.*

Parmy son recueil d'epitaphes, j'y en ay rencontré une de sa façon qui porte pour titre : Epitaphe de feu Clement Marot, prince des poëtes de son temps, & qui est conceue en ces termes deferans au possible :

*Lorsque la mort par envie & outrance  
Fit à Thurin choir Marot à l'envers,  
Vous eussiez veu les poëtes de France  
Plorer leur pere en deuil & plaints divers.  
Là disoient-ils, sera mangé des vers  
Le bon poëte, amoureux de Pallas.  
Puis tout soudain ils entroient en soulas,  
Disants, le corps sujet à pouriture  
Thurin reçoit, mais les hauts cieux, hélas!  
Ont eu l'esprit, France son escriture.*

Finalemēt, dans son epistre latine, qui est inferée à la fin de ses commentaires des divins oracles de Zoroastre, ancien philosophe grec, faisant une docte enumeration des sçavans hommes & des beaux esprits de son siecle, il parle ainſy honorablement du poëte Clement Marot : *Perpetuum splendoris sui specimen posteris reliquit Clemens Marotus*. C'est-à-dire que Clement Marot a laissé par ses fameux escrits un eternel echantillon de sa splendeur & de sa gloire à la posterité.

Jean le Masle, Angevin, dans ses annotations sur le Breviaire des nobles, parlant des epigrammes de Clement Marot, diët que nos poëtes, devenant à son exemple plus delicats & plus friands, commencent à quitter les triolets & les virelais pour accouſtrer l'epigramme en la forme qu'on la voyoit alors. Jean Doublet, Dieppois, dans ses diverses elegies, introduit une vieille dariolette ou maquerelle, qui enseigne à une belle & jeune fille l'art d'aimer pour le gain & à faire quelque honteux trafic de son corps, & luy fait dire qu'elle ne se doit point laisser charmer aux beaux vers de son siecle, fussent-ils ceux de Marot, ou de Ronſard meſme, qu'il appelle le Pindare gaulois ; où, en passant, je diray qu'il semble que la Macette de Regnier ne soit qu'une copie de ce vieux original, si ce n'est qu'ils ayent tous deux emprunté la meſme chose du Bernia, ou de quelque autre poëte italien. Estienne Forcadel, apres son chant des Seraines, luy consacre quelques vers qui me sont echappez de la memoire.



Jacques Pelletier du Mans, dans son Art poétique françois, parlant de la premiere introduction des odes en France, dict que les pseumes de Marot sont de vrayes odes & qu'il ne leur en manque que le nom, comme aux autres la chose. Et plus bas, parlant de la satyre françoise, il dict que de son temps Clement Marot fut le premier qui en fit & qui l'appela coq à l'asne, dont il donne les raisons que l'on peut voir à loisir dans son livre. Mais, pour rendre l'honneur qu'il doit aux poètes de son temps, il dict ces parolles d'un excellent homme, qui sont fort considerables, que nous n'avons jamais eu en France un poète de plus heureux naturel, qui n'a eu pas un autre deffaut, sinon qu'il n'a pas voulu grand chose, ayant peu tout ce qu'il a voulu, homme inimitable en certaines felicitez & singulierement en la traduction des pseumes, œuvres à vivre autant que l'ouy & le non, tant pour la matiere que pour la forme, & tant pour l'ame que pour le corps.

François Burgot fait mention de nostre poète en quelque endroit de ses ouvrages qu'il seroit peut estre ennuyeux de citer.

Theodore de Beze, non content comme j'ay dict de l'avoir mis parmy ses *Illustres*, & d'avoir composé des vers latins sur sa mort, ne desdaigna pas encore de luy consacrer ceste epigramme en nostre langue :

*J'admire ton esprit en mille inventions  
Qui ton nom graveront au temple de memoire,*



*Mais des pseaumes saints tes riches versions  
Te couronnent, Marot, d'une eternelle gloire.*

Il est bien juste aussy que, comme il loue hautement la beauté de son esprit, il condamne ailleurs le libertinage de sa vie, en disant que ce poëte ayant passé presque toute sa vie à la fuite de la cour où l'honnesteté & la piété n'ont guere d'audiance, il ne se soucia pas beaucoup de reformer sa vie peu chrestienne, ains se gouvernoit à sa maniere accoustumée mesme en sa vieillesse. C'est le jugement de Beze; mais apres tout laissons au grand & divin scrutateur des cœurs, si j'ose escorcher ce mot du latin des Escritures Sainctes, à juger des actions des hommes puisqu'il en juge nettement & sans passion. Quoy que Joachin du Bellay en plusieurs endroits de son traité de *l'Illustration de la langue françoise* semble ne pas estimer beaucoup les œuvres de Marot, lorsqu'il se rid de ceux qui s'attachent si fort à l'imiter (l. 5, c. 8.) qu'il semble mesme le blasmer, o chose estrange, pour avoir, dict-il, trop superstitieusement entremeslé dans tous ses pseaumes les vers masculins avec les feminins, & qu'il appelle le demeslé, qu'eut ce poëte avec un de ses plus fameux adverfaires, la farce de Marot & de Sagon. Si est ce qu'il ne put s'empescher de rendre le tesmoignage à la verité lorsqu'il composa une epitaphe en sa louange, dont je ne rapporteray que les premiers vers, puisqu'on la peut voir entiere dans ses œuvres qui sont fort publiques.

*Si de celluy le tombeau veut ſçavoir  
Qui de Maro avoit plus que le nom,  
Il te convient tous les lieux aller voir  
Où France a mis le but de ſon renom, &c.*

Eſtienne Jodelle, que l'on appelloit de ſon temps le Demon de la poëſie, voullut honorer ſa memoire de ceſte inſcription en vers, rapportez à la maniere de Virgile :

*Quercy, la court, le Piedmont, l'univers  
Me fit, me tint, m'enterra, me cognut,  
Quercy mon los, la court tout mon temps eut,  
Piedmont mes os & l'univers mes vers.*

Pierre de Ronſard avoit ordinairement un Marot entre les mains, & le liſant avec un jugement folide, il l'appelloit, comme diët Claude Binet dans ſa vie, ſon Ennius des Balieures, duquel il tiroit, par une laveure induſtrieuſe, de riches limailles d'or. Gui Lefebvre de la Borderie, dans le cinqueſme cercle de ſa Galliade, prenant l'occafion à propos de louer nos poëtes françois, chante ainſy les louanges de Marot :

*Marot, l'un des premiers, d'un vers doux & facile,  
De la muſe ſe fit auditeur fort docile,  
Et chanta l'Epigramme & l'Eglogue bien joint  
Tant apres Martial que Virgile plus coint ;  
Puis ſon ſtyle elima de facon plus heureuſe*

*En la metamorphose heroïque & nombreuse,  
Et aux chants de David qu'en vers il a rendus  
Affectez bien agencez & non pas entendus.*

Guillaume de Salluste du Bartas, dans le second jour (Babylone) de sa grande Semaine, louant ceux qui ont le mieux cultivé nostre langue françoise, rend cet eternel & veritable eloge à Clement Marot :

*Mais qui sont les François? ce terme sans façon  
D'où la grossiere main du paresseux maçon  
A levé seulement les plus dures ecailles,  
C'est toy Clement Marot qui, furieux, travailles  
Artistement sans art, & poingt d'un beau soucy  
Transporte Helicon d'Italie en Quercy,  
Marot que je venere ainsy qu'un colysée  
Noircy, brisé, moussu, une medaille usée  
Un escorné tombeau; non tant pour leur beauté  
Que pour le saint respect de leur antiquité, &c.*

Jean Vulteius de Rheims, qui publia, l'an 1537, quatre livres d'Epigrammes latines, semble avoir pris à tasche de le louer presque dans toutes les pages de son livre. Je n'en rapporteray icy que ceste seule epigramme qui est peut estre une des plus subtiles, car la plus part des autres me semblent si fades, que celles que l'on appelle epigrammes à la grecque ne le fauroient estre davantage. C'est donc ainsy qu'il parle à Marot :

*Grata bonis sunt grata malis tua carmina; doctis,  
 Indoctis tua sunt carmina grata simul.  
 Hoc magnum pulchrumque puta, nam maxima laus est  
 Posse placere bonis, posse placere malis.*

Mais puisque j'en suis sur le latin, ce fameux  
 auteur d'Italie, Lilius Gyraldus, dans son second  
 dialogue des poètes de son temps, rend ce tesmoi-  
 gnage en faveur de celuy dont il est question. *Cle-  
 mens Marotus, poëta Gallus, qui cum esset a cubiculo  
 Francisci primi, regis Gallorum, plurima suo idiomate  
 & quidem pereleganti conscripta edidit, inter quæ  
 sunt Metamorphosis Ovidiana, & Virgilio Egloga, Ju-  
 dicium Minois, Encomium Beroaldi & alia permulta,  
 tum profana, tum etiam sacra;* & puis que l'on dise  
 que le nom de nos poètes vulgaires ne passe pas  
 les Alpes avec honneur! De moy, j'ay de grandes  
 obligations à l'Italie qui est devenue si souvent  
 l'écho de mes vers, & qui si souvent aussy les faict  
 parler sa langue, mais d'un air bien plus noble  
 & plus esclattant que je ne les fis jamais parler la  
 nostre. Vous le tesmoignerez à la posterité grands  
 Bagnis, doctes Camoles, illustres Allacis qui n'avez  
 pas dedaigné d'estre les fidelles interpretes de  
 mes pensées & de les communiquer aux Nymphes  
 de l'Arne & du Tybre; je debvois ce me semble  
 ceste petite digression à ces excellens hommes  
 qui m'ont faict tant d'honneur; mais pour retour-  
 ner d'où nous sommes partis, Jean Edouard  
 du Monin, que j'appellerois volontiers le docte  
 & tenebreux fanfaron de nostre Parnasse dans son



Temple de la Poësie philosophique, apres en avoir exclus quelques petits esprits de son siecle qu'il appelle des ombres vagabondes & des sonnetteurs françois, dict qu'il vaudroit bien mieux y introduire Rabelais & Marot.

*Pour entrer en credit en nostre saint palais  
Où logeroit plus tôt Marot & Rabelais.*

Estienne Tabourot rapporte par cy par là plusieurs vers de Marot dans ses agreables Bigarures; l'auteur du Promptuaire des medailles; dans sa seconde partie, apres avoir dict que ses vers sembleroient peu de chose en comparaison de ceux d'aujourd'huy, si est ce qu'il ne desdaigne pas de nous donner son portrait & de dire ensuite qu'il s'est acquis de grandes louanges des le temps que la poësie françoise a commencé d'estre en prix & en estime. Mais celluy qui nous a donné en abrégé l'histoire chronologique des grands hommes du dernier siecle, passe bien plus avant lorsque, parlant de Marot, il n'en dict que ces deux mots qui sont tres remarquables, c'est affavoir qu'il estoit le poëte des princes & le prince des poëtes de son aage. François des Rues, dans sa description des villes de France, en parlant de Cahors en Quercy, n'oublie pas de remarquer que c'estoit la ville natale de Clement Marot, l'un des premiers poëtes du dernier siecle. Estienne Pasquier ne se peut lasser de le citer & de le louer en mille endroits de ses doctes *Recherches de la France*



& ſpecialement dans ſon ſeptieſme livre. Quant à nos bibliothequaires, La Croix du Maine, Antoine du Verdier, Georges Draude & Mareſchal de la Roche ont tous fait mention de luy dans leurs bibliothèques françoifes; & depuis peu le R. P. prieur de Saint-Romuald, feuillant, dans le troiſieme volume de ſon Threſor chronologique, le met au rang des hommes illuſtres de ſon ſiecle. Il eſt bien vray qu'il ſe meconte lorsqu'il dict en ce lieu que Marot avoit traduit en vers françois cent des pſeaumes de David, puisqu'effectivement il n'en traduiſit que cinquante, comme je l'ai monſtré ci-deſſus, & comme le diſent en termes expres Theodore de Beze & Eſtienne Paſquier. Mais ce ne ſeroit jamais fait, ſi j'alleguois icy tous ceux qui ont honorablement parlé de luy. Qu'il ſuffiſe à mon lecteur que je luy ay cotté tout d'une traite, & ſans lever la plume, ceux-là ſeulement qui ſe ſont preſentez à ma memoire. Il eſt bien vray que j'y pourrois adjouſter encore le capitaine Laſphriſe qui dans ſes diverſes poeſies commence ainſy un de ſes ſonnets :

*Je priſe de Marot le chef-d'œuvre chanté  
En la muſe françoïſe ore plus accomplie,*

Auſſy bien que celluy qui pour louer le grand du Bartas luy adreſſe une gentille epigramme dont voicy le premier vers :

*Le ſollaſtre Marot me fait tout fondre en ris,*

Mais pouvois-je passer icy sous filence la  
Fresnaye Vauquelin qui dans son Art poëtique  
françois parle ainſy de noſtre fameux Marot en  
parlant du progres de la ſatyre.

*Depuis, les coq à l'afne à ces vers ſuccederent,  
Qui les rimeurs françois trop longtems poſſederent,  
Dont Marot eut l'honneur, &c.*

Et en un autre endroit il loue hautement ſon  
petit recueil d'Eſtrennes. Voſſius parle encore de  
luy en termes fort honorables, & voilà tout ce que  
juſqu'à preſent j'ay trouvé de ceſt excellent homme  
du ſiecle de François premier dans mes longues  
& penibles lectures.





## MICHEL MAROT



CONTRE la maxime d'Horace, il n'arrive que trop souvent que les forts n'engendrent pas des forts, que les aigles ne produisent que des colombes, & mesme, selon le commun proverbe *Filii Heroum noxa*, que les heros ne mettent au monde que des lasches & des pagnotes. Cela se peut voir clairement en la personne de celluy cy; car encore qu'il fut fils de Clement Marot, prince des poëtes de son temps, si est ce que bien loin de succeder à la principauté de son pere, il laissa passer son sceptre en d'autres mains & ne se sentit aucunement du lieu de sa naissance. Ce qui me faiët croire que ce fils profitta fort peu des instructions de son pere, ou plus tost que son pere luy faillit auparavant

qu'il fust en aage de les recevoir. Quoy qu'il en soit, il le voullut imiter en faisant quelquefois les rymes ; mais comme son pere en avoit fait pour sa gloire, celluy cy n'en fit qu'à sa honte, puisqu'elles sont deplorables au dernier point. Certes en matiere d'estude & de reputation que l'on y acquiert, je serois volontiers de l'avis de ce grand & celebre jurisconsulte Jacques Cujas. Il n'avoit qu'un fils, & jugeant bien qu'il estoit naturellement ennemy du travail, & par consequent qu'il ne pourroit jamais tenir un rang notable parmy les grands jurisconsultes de son siecle, ny marcher dignement sur les traces paternelles, il le divertit de ceste estude severe, & le laissant suivre ses inclinations, il luy donna de quoy subsister dans le jeu & dans les agreables compagnies des courtisans & des dames. En effet on ne doit pas estre blasme pour n'estre pas sçavant, mais on le doit estre pour se piquer d'un art où l'on est incapable de reussir. Tous les enfans des poëtes ne sont pas obligez d'estre poëtes de mesme ; mais ils sont obligez de ne rien produire qui soit indigne de la reputation du nom qu'ils portent. Ce Marot donc fit des vers, mais si lasches & si fades, qu'il eut beaucoup mieux fait de lire ceux de son pere que de nous donner les siens. Quiconque sera curieux d'en voir n'a qu'à consulter le livre qu'Antoine Couillard escrivit contre les propheties de Nostradamus & qui fut imprimé à Paris l'an 1560, puisque l'on trouve là de ses odes & de ses epigrammes qui certes n'ont rien du fleury d'Ho-



race, ny de l'aigu de Martial; tefmoin ce commencement d'une ode qu'il adressa à la reyne de Navarre, princeffe qui l'aimoit fans doubte en la confideration de son pere :

*Ma princeffe,  
Ma maistresse,  
Je fuis le fils de Clement,  
Qui sans ruse  
Par sa muse  
Salue la Reyne humblement.  
Je n'ay grace,  
Ni l'audace  
Telle que mon pere avoit,  
Ny la veine  
Souveraine  
Dont si bien chanter souloit ;  
Qui me garde  
Et retarde  
De m'offrir devant tes yeux  
La peur forte  
Que je porte  
Est que ne puis faire mieux.*

Et le reste qui ne justifie que trop la verité de ce dernier vers. Voicy encore une de ses fades epigrammes au feigneur du Pavillon, Antoine Couillard, son amy intime & son frere d'alliance, qui pour recompense luy en adressa plusieurs autres.



*Esprit divin de bonne race yssu,  
 Où sont assis des deesses les dons,  
 Excuse un peu mon escrit mal tissu  
 Que presenter à tes clairs yeux ofons.  
 Socrate veut qu'un chascun cognoissons,  
 Ainsy, pour vray n'estant seur de moy mesme,  
 N'osois chanter à ta lyre suprefme,  
 Mais puisque j'ay ta volonté cogneue  
 Ne craindras plus de t'en donner de mesme  
 Puisqu'envers toy ma muse est devenue.*

Comme toutes les autres ne sont pas de meilleure trempe, je m'abstiendray d'en rapporter icy davantage.

Je croy qu'il mourut assez jeune, & que ce fut environ l'an 1560. Et je fonde ma creance presque indubitable sur ce que je rencontre fort peu de ses vers, & que je ne trouve point, ou peu d'auteurs de son temps qui ayent parlé de luy. Sa devise qui estoit *triste & pensif*, me persuade encore que, n'ayant rien du merite de son pere, il ne se sentit que de sa mauvaise fortune, & que l'accompagnant dans son depart precipité de la cour de France, il avoit ruiné sa famille & laissé tout à l'abandon, car je trouve dans une de ses epigrammes qu'il fit un voyage penible en Italie, c'est ainsy qu'il en parle :

*A mon retour du pays de Ferrare,  
 Par Chambery mon chemin s'adressant,  
 J'ai trouvé certe une chose bien rare*

*Au cabinet de mon pere Clement,  
Car revolvant ses escrits pour les lire...*

Et le reste, où il dit rustiquement qu'entre les manuscrits de son pere il trouva une lettre en ryme qu'il adressoit à ce seigneur du Pavillon, Antoine Couillard; mais je me suis assez expliqué sur cet article dans la vie de celluy là, disant que j'avois peine à croire que ceste epistre fut du style de Clement Marot, car il y a toutes les apparences du monde que c'est plus tost une production du fils que du pere.

Antoine du Verdier & La Croix du Maine ont fait mention de luy dans leur Bibliotheque françoise, & l'auteur du Promptuaire des arts & des sciences ne l'a pas oublié dans son catalogue.



Ce present livre fut achevé d'imprimer le  
Jeudi xxviii<sup>e</sup> jour de Septembre, l'an  
M DCCC LXXI, pour Georges Guiffrey  
par Jules Claye, imprimeur.





50





COLLECTION GEORGES GUIFFREY

---

LETTRES INÉDITES  
DE DIANE DE POYTIERS

*Publiées par G. GUIFFREY*

Un beau volume in-8°, imprimé par L. PERRIN  
sur papier teinté. — Prix : 30 fr.

---

PROCÈS CRIMINEL  
DE JEHAN DE POYTIERS  
SEIGNEUR DE SAINT-VALLIER

*Introduction & Notes par G. GUIFFREY*

Un beau volume in-8°, imprimé par J. CLAYE. — Prix : 30 fr.

---

POÈME INÉDIT  
DE JEHAN MAROT

*Avec une Introduction & des Notes par G. GUIFFREY*

Un beau vol. in-8°, imprimé par L. PERRIN. — 15 fr.

---

SOUS PRESSE :

*OEuvres complètes de Clément Marot*, avec notes, variantes,  
& un grand nombre de vers inédits publiés d'après les  
manuscrits originaux, par G. GUIFFREY. — 6 vol. in-8°.

---

PQ  
1637  
M3C6

Colletet, Guillaume  
Notices biographiques  
sur les trois Marot.

**PLEASE DO NOT REMOVE  
SLIPS FROM THIS POCKET**

---

**UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY**

